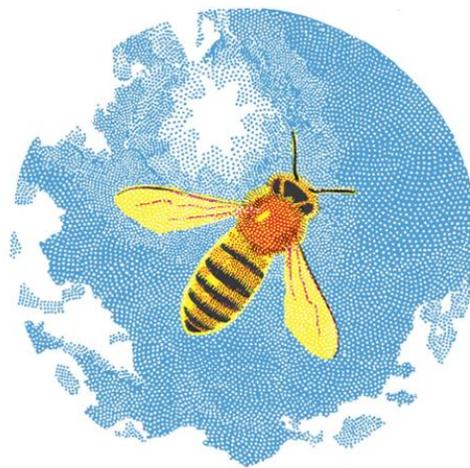


Une fascination à éclipses



GIACOMO NANNI

Jean-Michel Normand

Des abeilles et des hommes 1|6 Du néolithique à nos jours, cet insecte au mode de vie et aux dons si particuliers a accompagné, et parfois inspiré, l'histoire de l'humanité

Est-ce parce qu'elle donne le miel et la cire ? Ou parce que son organisation sophistiquée fait étrangement écho aux sociétés humaines ? A moins que ce ne soit à cause d'un caractère à la fois farouche et discipliné qui rend sa domestication incertaine, ou de sa manière de se poser au confluent du végétal et de l'animal. Protéiforme et teintée de mystère, la fascination qu'exerce l'abeille perdure depuis des millénaires, mais elle a connu des intermittences.

Les traces les plus anciennes du long compagnonnage qui relie l'abeille aux hommes remontent à cinq mille ans. Une peinture rupestre découverte il y a tout juste un siècle près de Valence, en Espagne. En équilibre précaire au sommet d'un cordage, une frêle silhouette – peut-être celle d'une femme – encerclée par un nuage d'abeilles tient un panier. Son autre main est plongée à l'intérieur d'une petite cavité, au beau milieu de la colonie. Les cueilleurs de miel du début du néolithique avaient le cœur bien accroché.

« Lune de miel »

L'Égypte des pharaons invente des ruches en poteries d'argile ou en terre cuite, empilées horizontalement. Dans la basse vallée du Nil, l'abeille née des larmes du dieu solaire Rê tombées sur terre est le symbole royal. Son miel compose un breuvage que les jeunes mariés devront boire pendant trente jours (d'où la fameuse « lune de miel ») et participe de la pharmacopée ainsi que des rituels d'embaumement.

Les Grecs veulent percer les secrets de la très policée société des abeilles, dont l'habitat est toujours d'une propreté parfaite et que jamais l'on ne voit copuler. Aristote les consacre comme « divines » et confirme qu'elles se répartissent en trois castes : les ouvrières, les faux-bourdons (les mâles) et un roi. Pas question pour lui d'envisager que la ruche soit gouvernée par une reine ! A la tête de la colonie ne peut régner qu'un roi, puisque cette abeille plus grande que les autres et qu'entoure en permanence un cortège d'ouvrières est pourvue d'un dard.

Or, fait valoir le philosophe grec, « *la nature ne donne d'armes pour le combat à aucune femelle* ». Mais alors, comment expliquer que ce roi pondre des milliers d'œufs ? Réduit aux conjectures, Aristote en vient à se demander si le souverain n'est pas hermaphrodite. A défaut de faire avancer l'entomologie, ses travaux consacrent la mystique de l'abeille, animal associé à une vision du monde.

Trois siècles plus tard, Pline l'Ancien s'émerveille devant ces insectes, « *les seuls à avoir été faits pour l'homme* ». « *Les abeilles, écrit-il dans son Histoire naturelle, extraient le miel, suc très doux, très léger et très salubre ; fabriquent la cire qui a mille usages dans la vie, exécutent des ouvrages, ont une société politique (...) des chefs communs et ce qui est plus merveilleux, elles ont une morale.* »

Au Moyen Âge, une ruche figure d'abord un élément de patrimoine. La loi salique (le code pénal des Francs) prévoit que son vol soit puni bien plus sévèrement que celui d'un cochon. L'abeillage, impôt en nature prélevé par le seigneur ou les autorités religieuses, fait l'objet d'un strict recensement des colonies et sur les blasons de la noblesse, l'héraldique fait grand cas de la mouche à miel, comme on appelle alors le plus couramment les abeilles, symbole d'obéissance et de labeur.

Toutefois, l'époque reste pétrie de déférence vis-à-vis de l'abeille. Dans les enluminures, « *les scènes d'apiculture font la part belle aux épisodes de capture d'un essaim, un moment qui, aujourd'hui encore, reste magique pour tout apiculteur* », souligne Catherine Mousinho, spécialiste de l'histoire de l'apiculture et doctorante à l'université Rennes-II.

Jusqu'au XVI^e siècle, c'est surtout le miel qui compte. Puis, le produit le plus valorisé devient la cire, dont on fait bougies, tablettes d'écriture et sceaux. La ruche en paille ou en osier apparaît plus adaptée que les autres techniques qui consistent, par exemple, à aménager un abri pour les abeilles dans une section de tronc d'arbre creusée. Elle se prête plus facilement au cruel exercice de la noyade de la colonie, voire de son asphyxie, en utilisant une mèche de soufre. « *Dans son bestiaire, rappelle Catherine Mousinho, Léonard de Vinci condamne cette pratique, qu'il juge barbare, mais plus de quatre siècles s'écouleront avant que l'on interdise l'étouffage des ruches.* »

Grâce aux Lumières (et à l'invention du microscope), *Apis mellifera* commence à livrer ses secrets. En 1669, le médecin hollandais Jan Swammerdam établit qu'une ruche s'organise autour d'une femelle. La reine – fécondée lors de son vol nuptial – et ses filles les ouvrières règnent sans partage. L'été venu, les faux-bourdons (abeilles mâles incapables de se défendre car dénuées de dard) sont expulsés manu militari. Si la colonie est un microcosme de la société des hommes, ce n'est donc pas de celle que l'on croit. N'en déplaise à Voltaire, apiculteur assidu sur ses terres de Ferney (Ain), enclin à se gausser de ces « *fables* » d'une « *prétendue reine qui se fait faire soixante à quatre-vingt mille enfants par ses sujets* ».

Supplément d'âme

Décryptée mais pas tout à fait désacralisée, l'abeille conserve son supplément d'âme. D'innombrables croyances continuent d'irriguer le folklore populaire. En Bretagne et en Lorraine, on assure que les abeilles quittent la ruche si une dispute éclate au sein du foyer. En Allemagne, en Ecosse ou dans les Deux-Sèvres, elles iront piquer de préférence maris infidèles et jeunes filles ayant perdu leur virginité. Dans la Vienne, elles sortent leur dard pour rappeler aux vivants de prier pour le salut des trépassés.

Malgré l'activisme de quelques érudits – instituteurs, ecclésiastiques ou intellectuels –, les techniques d'élevage modernes, en particulier la ruche à cadres mobiles qui permet de prélever le miel sans compromettre la survie de la colonie, ne parviendront à s'imposer que tardivement, à la fin du XIX^e siècle. Au siècle suivant, l'apiculture reste une activité mineure et souvent archaïque. A l'aube des « trente glorieuses », le choc de la confrontation avec l'agriculture hyperproductive est rude. Les empoisonnements d'abeilles par les épandages de DDT sur les champs de colza sont passés par pertes et profits, mais, à la fin

des années 1990, Maya l'abeille redevient *Apis mellifera*.

Les préoccupations environnementales commencent à être prises au sérieux et les insecticides systémiques (contenus dans l'enrobage des graines) provoquent des surmortalités massives qui ne peuvent plus passer sous les radars. « *Cet insecte qui suscitait peu d'attention au cours des dernières décennies est devenu une espèce à ce point emblématique que sa préservation semble désormais concerner tout un chacun* », soulignent Agnès Fortier, Lucie Dupré et Pierre AlphanDéry dans l'ouvrage collectif *Apicultures (Études rurales n° 206)*.

L'ex-émissaire des dieux est devenue la messagère des atteintes à la biodiversité. La faute à l'agrochimie et aux néonicotinoïdes – aujourd'hui encore en partie autorisés en France –, mais aussi à l'appauvrissement des paysages, aux perturbations climatiques et à l'invasion de prédateurs exotiques tels le frelon asiatique et l'acarien *Varroa destructor*.

Rien n'oblige pourtant à s'en tenir à la seule vision d'une abeille réduite à faire son miel de notre mauvaise conscience environnementale, voire, cerise sur le gâteau de cire, accusée de tirer à elle toute la couverture du pathos en éclipsant les misères des autres pollinisateurs. « *Tout ne va pas pour le mieux, mais on constate moins de phénomènes d'effondrement brutal des populations alors qu'au niveau mondial le nombre de ruches est plutôt stable* », plaide Paul Fert, auteur du livre *Abeilles, gardiennes de notre avenir* (Rustica, 2017) et apiculteur dans le Sud-Ouest.

« *Tant que l'on saura veiller sur elles, les abeilles ne disparaîtront pas* », veut croire Thierry Duroselle, président de la Société centrale d'apiculture (SCA), heureux de voir perdurer la fascination qu'exerce *Apis mellifera*. Les cours d'apiculture que dispense au jardin du Luxembourg, à Paris, la SCA, vénérable institution créée en 1856, continuent de voir affluer chaque année deux fois plus de candidats que les 200 places disponibles.

Prochain article **Sacrée « *Apis mellifera* »**